

ÉDITH  
REFFET

# Ma mère

Chronique d'un non-amour

## Prologue

Pendant toute l'année qui a suivi ta mort, quotidiennement, je me suis adressée à toi, Delphine Reffet, en hurlant. Oui, je criais. Personne ne pouvait m'entendre ; néanmoins, j'avais besoin de crier seule, chez moi, face aux murs silencieux et sans écho. Sinon un bloc d'acier dans ma poitrine aurait pu exploser et m'anéantir.

Veux-tu savoir ce que je te disais, chaque jour, en hurlant ?

Je te disais :

« Tu peux me remercier, Delphine Reffet, ma mère, tu peux me remercier ; quand je t'ai retrouvée, morte, j'aurais dû te cracher à la figure. Tu le méritais. Mais je ne l'ai pas fait ; je ne l'ai pas fait. Tu dois donc me dire merci. »

Au bout d'un an seulement ma colère s'est un peu apaisée ; je ne t'ai plus parlé que tous les deux jours, puis une fois par semaine. J'ai enfin cessé de hurler et je me suis tournée vers

moi-même pour me poser une question. Au bout d'un an seulement je me suis demandé pourquoi je ne t'avais pas craché à la figure.

Jusqu'alors je considérais mes paroles comme une simple constatation, en même temps qu'un aveu d'impuissance. Je ne l'avais pas fait parce que je n'avais pas pu le faire. Et si je n'avais pas pu le faire, c'était bien évidemment parce qu'il y avait là des témoins : mon amie Monique et les gars des pompes funèbres. Oui, je n'avais tout simplement pas osé, étant plus que je ne le pensais esclave des conventions sociales. Les conventions sociales veulent que l'on dépose un baiser sur le front d'un mort, qu'on l'enveloppe d'un grand signe de croix. Les conventions sociales interdisent-elles que vous crachiez à la figure d'un mort en particulier lorsque ce mort n'est autre que votre propre mère ? Je ne sais pas. Je n'ai jamais entendu dire qu'on pouvait le faire. Quelqu'un a bien écrit : « *J'irai cracher sur vos tombes* », ce qui est à peu près la même chose, en moins sale, puisque la terre s'abreuve immédiatement du crachat. Mais cracher au

visage? Ceux qui l'ont peut-être fait ont opéré en douce, sans témoins, et ils ne sont jamais venus s'en vanter.

Il faut dire que cette dernière rencontre – après ta mort – était pour moi inespérée. Oui, inespérée. À prendre dans le sens de non espérée, non souhaitée. Je dirai presque refusée. Tu avais disparu volontairement de ma vie, après des événements graves que je relaterai plus loin et je pensais bien ne plus entendre parler de toi ; c'est l'hôpital de Limeil-Brévannes, où tu avais échoué, incapable majeure, sans papiers, affligée d'une fracture du fémur, qui m'a retrouvée après bien des recherches. J'ai donc été tenue au courant de ta maladie d'abord, puis de ta mort survenue aux premières heures du dimanche 12 août 1984, après que tu aies bu un bol de café au lait. J'insiste en souriant car c'est une nourriture que tu affectionnais particulièrement et que tu nous avais servie, en guise de dîner, bien des soirs lorsque nous étions gosses. Je sortais moi-même de l'hôpital après une maladie grave dont j'avais failli mourir. Je

ne suis pas allée te voir tant que tu étais en vie – j'avais peur, trop peur. Tu étais capable de reprendre un instant tes esprits pour m'injurier une fois de plus. De toute façon, je ne te devais aucune visite puisque c'est toi qui, depuis plus de deux ans, avais interdit qu'on me donnât de tes nouvelles. Je me suis rendue à Limeil-Brévannes l'après-midi du 14 août pour toutes les formalités, accompagnée d'un ami. Fort heureusement je t'avais dérobé et j'avais conservé ton livret de famille, ce qui m'a permis de t'enterrer sans problèmes. Les démarches terminées je suis allée à l'amphithéâtre. Mon amie Monique était venue avec moi, de crainte que je craque. C'était très gentil de sa part, mais, en général, dans les grandes occasions, je tiens le coup car je dois reconnaître que j'ai hérité d'une part de ton énergie. L'assistante sociale m'avait avertie, au téléphone que tu n'avais pas un seul vêtement, pas même des pantoufles. J'apportais donc avec moi une magnifique robe d'hôtesse vert pâle que j'avais très peu mise. J'avais commandé un capitonnage mauve pour le cercueil. J'ajoutai un foulard en soie mauve

foncé. L'employé te sortit de ta glacière et tu m'apparus, toute raide, ton visage seul émergeant du drap blanc dans lequel on t'avait roulée.

Alors, j'ai jeté sur toi les vêtements prévus et je t'ai parlé, sans souci des témoins.

Je t'ai dit : « Delphine Reffet, tu es morte. Tu as détruit papa, tu as tué Hélène, tu as dépouillé tes petites-filles jusqu'au dernier sou. Je te donne quand même une robe afin que tu ne partes pas toute nue, et je ne souhaite qu'une chose, une seule : ne pas m'en aller comme toi, sans que personne ne verse une larme. »

Je ne me suis pas attardée. J'ai donné cinquante francs à l'employé pour qu'il prenne soin de toi en t'installant dans le cercueil et je suis rentrée chez moi épuisée et soulagée. Tout au long du chemin de retour, je pensais à ton immobilité, à ton silence, à ton impuissance définitive. Tu ne ferais plus jamais de mal à personne. J'étais obsédée par le problème des chaussures. Je n'avais rien chez moi à ta pointure, que j'ignorais d'ailleurs ; et

j'avais dit au préposé qui s'occupait des morts :  
« Vous tirerez bien sur la robe qui est fort longue. Elle cachera les orteils. »

C'est donc pieds nus, Delphine Reffet, que tu t'es présentée devant le Bon Dieu. Pieds nus, comme les aborigènes d'Australie, les noirs d'Afrique – pieds nus comme les mendiants de tous les peuples de la terre, comme Jésus-Christ lui-même. Il ne portait pas de sandales sur la croix et je doute qu'on lui en ait mis avant de l'envelopper dans le suaire. Tu t'es donc présentée devant le Bon Dieu sans chaussures, ce qui, je l'espère, a dû jouer en ta faveur. Car il me semble hors de doute que les portes du Royaume doivent s'ouvrir plus facilement à ceux qui sont pieds nus.

Heureusement j'avais quelques économies. Car il a fallu banquer immédiatement dix mille francs pour ton retour en terre natale. Ton compte postal où les pompes funèbres voulurent se régler était à sec. Je préfère te dire tout de suite que ce n'est pas pour toi que je t'ai expédiée en Savoie. Pour toi, le premier trou venu aurait fait l'affaire. Mais Hélène, ta